



ENQUÊTE

Quo cupisquo cumquas ad qui tet adignihit voloresed quiaie premqui tem aut pos netur, quaspel lorehenist, vendic te

**OPTATUR, OPTA SITATAT
DUCID ULLITAT UTEM
SITAM ETUR, OMNISIT
ATECESSIT ET MINCTO
COMNIET ANIMINUM
VOLLORERUM REM**

parle d'un de ses clients français et fortuné, Willy L. Lui aussi fait des affaires dans l'immobilier et pourrait être intéressé par les villas et appartements d'Enzo. Rendez-vous est donc pris avec le potentiel investisseur, qui fait le déplacement depuis la France à bord d'une belle Porsche blanche bien assortie à son allure bourgeoise. Willy est accompagné de sa mère, l'exubérante Lolita qui, malgré ses 65 ans et son physique empâté, semble dotée d'une confiance inébranlable en son charme.

Elle est là, dit-elle, pour aider son fils dans ses affaires immobilières, même si ce n'est pas tout à fait son créneau à elle, puisqu'elle doit sa fortune à sa bonne connaissance du marché de l'art. Elle y évolue avec succès depuis plusieurs années.

Pendant tout le temps de la visite, qui dure environ deux heures, Lolita sympathise avec Enzo. Ils se découvrent des points communs: l'attachement à la famille, la volonté de transmettre à leurs enfants et un certain sens moral qui, chez Lolita, s'exprime à travers sa piété catholique. À la fin de la visite, la voilà même qui l'appelle "chéri", ce dont l'aimable Enzo ne s'offusque pas. Il a connu le monde familial du textile et il n'est pas du genre hautain, bien au contraire.

**XXXXXXXXXX
XXXXXXXXXX**

D'autres visites et rencontres ont lieu durant les semaines qui suivent. Willy et sa mère, Lolita, se montrent toujours aussi intéressés par les villas mais disent vouloir attendre septembre, pour des raisons financières. En parallèle, Lolita appelle souvent Enzo. Au téléphone, ils discutent de tout et de rien, de leurs activités, elle du marché de l'art, lui de ses ventes (il vient de se séparer d'une de ses villas pour 2 mil-

lions d'euros cash). Début mai, Lolita propose à Enzo d'assister à la vente d'une statuette du célèbre François Pompon, qu'elle doit effectuer auprès d'un galeriste tropézien. La vente est prévue au bar d'un hôtel chic, tout près des bureaux luxembourgeois d'Enzo, qui accepte volontiers. L'acheteur est un certain Samy, élégant galeriste d'une cinquantaine d'années. Après une brève discussion, celui-ci achète le bronze, un ours patiné, pour la somme de 350 000 euros, non sans avoir promis à Lolita de lui faire un virement "comme d'habitude". Puis il s'en va, avec la statuette.

Lolita, pas peu fière de ce coup, explique plus tard à Enzo qu'elle vient de réaliser une très belle affaire puisqu'elle a acheté ce bronze 140 000 euros. Soit 210 000 euros de bénéfice, en quelques minutes seulement. Enzo, qui s'y connaît en business, s'enthousiasme et la félicite. En voilà une sacrée femme d'affaires! Ils se quittent bons amis et se retrouvent début juin, à Paris.

Nouvelle affaire en perspective pour Lolita. Elle convie cette fois Enzo aux Salons Hoche, où un riche héritier se sépare d'une très belle collection réunissant des œuvres de Chagall, Warhol, Giacometti, Pompon... une trentaine de pièces en tout, présentées dans un showroom des Salons. L'héritier, Philippe G., espère en obtenir 20 millions d'euros. Lolita est intéressée, bien sûr, ➔

Une poignée d'escrocs et un très beau scénario

Neuf personnes doivent être jugées prochainement pour avoir escroqué un riche industriel belge, sur fond de marché de l'art.

Par Amaury Bucco

Les escrocs, ça ose tout — c'est même à ça qu'on les reconnaît. L'ennui, c'est qu'on ne les reconnaît pas toujours. Enzo est un riche industriel belge ayant fait

fortune dans le textile. Il a des usines et des bureaux un peu partout dans le monde, des résidences ici et là et notamment au Maroc, où il vit la plupart du temps. Quand il ne prend pas l'avion,

il aime entendre le moteur vrombissant de sa flamboyante Lamborghini Aventador SVJ Roadster, symbole parmi d'autres de sa formidable réussite. Il rappelle volontiers qu'il est parti de

zéro, et même un peu au-dessous, puisqu'il a quitté l'école à 14 ans, tandis que son père, un immigré italien, travaillait à la mine.

Enzo ne doit rien à personne et tout à la méritocratie, ce qui ne l'empêche pas, évidemment, de vouloir laisser un important patrimoine à ses quatre enfants. C'est d'ailleurs à cela qu'il consacre une bonne partie de son temps depuis qu'il est à la retraite et que ses 70 ans approchent. Parmi ses investissements et occupations: l'immobilier. Enzo a fait bâtir une dizaine de villas et d'immeubles sur des terrains achetés quelques années auparavant en Belgique. Naturellement, il cherche des acheteurs et se prête au jeu des visites.

En mars 2019, l'artisan vitrier belge qui travaille sur ses nombreux chantiers, et que l'on appellera M. B., lui

mais pas avant d'avoir demandé l'avis d'un expert. Elle fait appel au fameux Samy, qui accourt pour examiner la collection et se montre lui-même très intéressé. Non pas pour sa galerie, en réalité, mais pour le compte d'un de ses clients, un richissime cheik arabe.

Samy en parle à Lolita et lui propose 35 millions d'euros pour la collection. Oh! La belle affaire. Entre le prix de vente de l'héritier Philippe (20 millions) et le prix d'achat du galeriste Samy (35 millions), il y a donc 15 millions d'euros qui se perdent et que Lolita compte bien se mettre dans la poche. Elle en parle immédiatement

à Enzo et lui propose une association à 50/50 pour racheter la collection à Philippe puis la vendre à Samy. Affaire conclue. En attendant la transaction, Samy est prié de verser un acompte, tandis qu'Enzo et Lolita verseront eux-mêmes un acompte à Philippe... Façon d'engager l'affaire, sans la sceller, le temps de faire les vérifications nécessaires. Et bien sûr, puisqu'on est entre gens de confiance, le marché est conclu à l'oral, comme au bon vieux temps.

XXXXX X XX XXX XXX XXX XXX XXXX X X XX XX
X XX X XX XX XXX X X XXX XXX XXXXX

Quelques jours plus tard, Lolita convie Enzo à Saint-Tropez, pour y revoir Samy et sa galerie. Lolita doit vendre une nouvelle pièce, une statuette de Giacometti. Enzo débarque à Saint-Trop' à bord de sa pimpante Lamborghini et pose bagages à l'hôtel 5 étoiles *La Mandarin*, où Lolita a réservé deux chambres. Ensemble, ils se rendent dans la galerie du Port, celle de Samy (qui achète la statuette à bon prix), puis profitent des charmes de la ville les jours suivants: promenades, restaurants, discussions sur le port. Riche de sa dernière vente (qui lui a encore permis d'obtenir un joli bénéfice), Lolita se permet même de régler la facture de l'hôtel (plus de 2400 euros à deux). Façon, peut-être aussi, de remercier son riche ami de recevoir, pour quelques jours, chez lui, à Casa-



blanca, son fils Willy et sa fille Alison, qui rêvaient de visiter le Maroc.

Une fois rentré chez lui, Enzo reçoit donc les enfants de Lolita, comme promis. Ensemble, ils réalisent le circuit touristique classique, comme en témoigne une photo de balade en dromadaire, versée au dossier judiciaire. On y voit Willy L. souriant, short et lunettes de soleil, tandis que sa sœur lève les bras, assise sur la bosse de l'animal, dont Enzo tient la bride. L'industriel, le visage à moitié dissimulé sous sa tignasse grisonnante, est le seul qui ne sourit pas. A-t-il déjà conscience de la formidable supercherie dans laquelle il est plongé depuis plusieurs mois? Pas encore. Mais ça ne saurait tarder.

Durant le séjour, Philippe G., l'héritier qui s'appête à vendre sa belle collection, se rend lui aussi au Maroc (comme par hasard) et en profite par dîner avec Enzo. À cette occasion, ce dernier lui remet 100 000 euros d'acompte, auquel doit succéder un virement de 900 000 euros. Enzo exige néanmoins que lui soit d'abord envoyé un certificat d'authenticité des œuvres, ainsi qu'une facture pour la forme, puisque rien n'a été signé jusqu'ici. De son côté, Lolita le presse et lui assure avoir déjà versé plusieurs acomptes à Philippe G. Elle lui envoie également le numéro Swift d'un compte d'une banque hongkongaise pour effectuer le virement. Convaincu de l'imminence

de la réception des certificats et de la facture, Enzo finit par céder. Lorsqu'il se ravise quelques jours plus tard, faute d'avoir obtenu les fameux documents, il est déjà trop tard. Il ne reverra jamais son million d'euros.

La minutieuse escroquerie dont vient d'être victime Enzo est ce qu'on appelle dans le jargon policier "un char". « Une escroquerie en bande organisée consistant, selon le magistrat instructeur en charge de cette affaire, par un montage savant, long et minutieux, à faire croire à la victime qu'une suite de rencontres l'a amené à conclure une affaire au gain financier rapide et important. » Selon cette même source, ces escrocs, appelés "charrieurs", sont une centaine en France, majoritairement issus de la communauté des gens du voyage, aussi appelés gitans. Tout cela, Enzo ne l'a découvert qu'après avoir porté plainte et avoir tenté de récupérer son argent auprès de Lolita qui, jusqu'au bout, a joué la comédie. Car Lolita n'est pas plus marchand d'art que Philippe G. un riche héritier (les œuvres présentées étaient fausses). Quant à Samy, le galeriste — qui s'appelle en réalité David —, il n'est que vendeur saisonnier dans cette galerie de Saint-Tropez. C'est d'ailleurs une société appartenant à son fils qui avait réservé les Salons Hoche pour y présenter la prétendue collection de Philippe G.

Uga. Et porerum fugia que por asimus, qui net dolendi onsectatesto tem alitat dolo Endem quam, aborit quibustrum

Derrière cet habile jeu de rôle, tous se connaissent avant l'arrivée d'Enzo dans leur combine, donc. Il n'est d'ailleurs pas leur seule victime. Lorsque les enquêteurs mettent le nez dans cette affaire, à partir de 2021, ils constatent que d'autres arnaques sont en cours, basées sur le même procédé. Peu à peu, Enzo découvre avec effarement que Lolita et Willy, gitans eux aussi, n'ont ni travail ni revenus, à part les allocations familiales pour Willy. Ce dernier n'en est pas moins propriétaire d'un terrain divisé en plusieurs lots en construction à Saint-Amand-les-Eaux (près de la frontière belge), ainsi que d'une BMW M4 Compétition, estimée à plus de 125 000 euros. Tous les quatre ont également un casier judiciaire déjà noirci par une ou plusieurs condamnations, notamment pour escroqueries.

Interpellés dans le courant de l'année 2021, les quatre malfaiteurs présumés nient en bloc. Lolita, une "char-

rieuse"? Elle affirme ne jamais avoir entendu ce terme, ne rien connaître à l'art, ne rien comprendre à cette affaire... et s'en remet à son prétendu illettrisme. Elle va même jusqu'à reprocher à Enzo de l'avoir lourdement draguée et de lui avoir fait perdre de l'argent.

XXXX X XX XXXX XXX XXXXXXXX XX XXXX XX X
XXX XX XX X X X XXX XXX XXXXXXXXX

Maladroite défense qui n'a évidemment pas empêché Lolita et ses complices présumés d'être mis en examen et placés sous contrôle judiciaire. Ils devaient être jugés le 15 et 16 mars, mais le procès a finalement été reporté, plusieurs d'entre eux ayant été mis en cause dans un ensemble d'escroqueries similaires (fausses collections, faux héritiers et galeriste véreux à Saint-Tropez), totalisant 113 victimes et 2,6 millions d'euros détournés!

« Ce sont de remarquables comédiens. Devant mon client, ils jouent aux nababs fortunés, experts en immobilier et en art. Une fois franchies les portes du palais de justice, ils se font cette fois passer pour de pauvres hères, n'ayant pas le sou et rencontrant des difficultés mnésiques. Ils étaient probablement convaincus que l'argent versé par mon client était de l'argent sale et que partant, il ne déposerait pas plainte. Évidemment il n'en était rien », explique M^e Jérémy Kalfon, l'avocat d'Enzo. Contacté par *Valeurs actuelles*, ce dernier espère toujours retrouver son million: « J'ai gagné honnêtement cet argent que je compte bien transmettre à mes enfants. » Il s'est depuis séparé de sa flamboyante Lamborghini, à cause de cette affaire.

Reste un détail, qui le tracasse encore. Quel rôle a joué précisément M. B., l'artisan vitrier qui l'a mis en relation avec Willy et Lolita? Était-il lui aussi dans la combine? Non, selon les enquêteurs. Au contraire, M. B. affirme avoir été lui aussi victime de Willy, pour lequel il a réalisé d'importants travaux durant trois ans sur ces terrains de Saint-Amand-des-Eaux

sans jamais être payé. « Je ne suis pas le seul artisan à avoir été arnaqué sur le chantier, on s'est tous fait avoir, explique-t-il au téléphone d'un ton accablé, ça représente une grosse perte pour mon activité. »

Visiblement très atteint par cette affaire, M. B. raconte avoir consulté un psychologue pour surmonter cette épreuve. Y compris l'escroquerie qu'il a rendue possible en mettant en relation son client Enzo avec Willy et Lolita. « Je ne savais pas qu'ensuite ils avaient continué à se voir et qu'ils s'étaient associés pour acheter des œuvres d'art », jure-t-il.

Le choc a été d'autant plus grand qu'il a appris toute cette affaire brutalement, lorsqu'Enzo lui a demandé de venir à son bureau peu après avoir compris l'escroquerie. Convaincu que M. B. est complice, Enzo lui met lui fait subir un entretien "à l'ancienne": il le menace, lui et sa famille, lui demande des aveux, fouille dans son téléphone, bref, un gros coup de pression. M. B. croit d'abord à une caméra cachée puis comprend qu'Enzo, si sympathique habituellement, n'est pas du tout là pour rire...

Plus tard, c'est la femme de M. B. qui est à son tour menacée, cette fois par Lolita après avoir demandé à celle-ci des comptes sur cette affaire d'escroquerie. Aussi, lorsque les enquêteurs français le convoquent pour l'entendre des mois plus tard, le couple croit d'abord à un piège des gitans ou d'Enzo, tout à la paranoïa qui les ronge encore. « Aujourd'hui, j'essaie de me reconstruire et d'oublier toute cette affaire. Dites à Enzo que je suis encore désolé pour ce qui lui est arrivé », conclut M. B. Après trente minutes d'échanges téléphoniques, il raccroche, puis sa femme nous rappelle: « Je viens de rentrer à la maison et je trouve mon mari dans tous ses états, bouleversé... Je comprends que vous fassiez votre métier. Mais mon mari tente de surmonter cette histoire dans lequel vous venez de le replonger... » ●



ME REM FACEA NOBIT
VERO VOLUPTIATEM IUNT
PLANT, SIN NIMAGNI
MILITIB EARUM, OPTAM,
SI QUO DOLOR ALIS